

La septième édition de Photo Phnom Penh, par ailleurs fidèle à son engagement originel d'échange entre créateurs asiatiques et européens et de soutien à l'émergence d'une scène photographique locale connaît deux changements majeurs.

Au niveau structure tout d'abord. Afin d'assurer la pérennité du festival dans une période économiquement difficile qui entraîne une réduction spectaculaire des possibilités de financement public, une ONG de droit cambodgien, **Photo Phnom Penh Association** a vu le jour, animée par de jeunes cambodgiens et présidée par Sylvia Sisovath. Elle est désormais l'opérateur du festival, en partenariat avec l'**Institut Français du Cambodge**, interlocuteur historique qui s'engage de façon significative dans tous les aspects du festival. Le rôle de l'Association, outre l'organisation pratique de la manifestation, sera la recherche de nouveaux partenaires, aussi bien locaux que des fondations étrangères qui pourront aider également au développement des actions pédagogiques. Malgré une mise en route techniquement complexe et grâce au soutien de **l'Association des Amis de Photo Phnom Penh**, structure française régie par la loi 1901, de premiers résultats permettent d'envisager l'avenir avec davantage de sérénité.

Changement de date également, avec un festival qui débutera désormais le dernier weekend de janvier afin de tenir compte de la multiplication des manifestations culturelles locales sur une scène qui devient chaque jour plus riche.

Un effort tout particulier se porte sur le développement des **expositions dans l'espace public**. Outre le mur de l'Ambassade de France, spectaculaire et historiquement rattaché à la création même du festival, le mur de l'ambassade de l'Union Européenne accueille les résultats d'un concours organisé par l'organisme quand le Quai Sisovath, près du fleuve, toujours aussi populaire, développe trois ensembles d'auteurs. Importante nouveauté, le festival investit cette année l'île de Koh Pich (île du Diamant), devenu un étonnant espace symbolique des transformations radicales de la ville et l'un des lieux de rendez-vous de la jeunesse de la capitale. Cela n'empêche évidemment pas la fidélité des galeries privées, de l'Université Royale des Beaux Arts, de l'Université Royale de Phnom Penh, de l'Institut Français du Cambodge qui, depuis 2008, ouvrent leurs espaces au festival. Un effort tout particulier, via conférences, projections et interventions est fait en direction du public universitaire et scolaire.

En termes de contenu, guère de changements sur le fond, mais avec des artistes nouveaux. La scène cambodgienne, avec des premières expositions nées dans le cadre de l'enseignement au Studio Images et la présentation du projet abouti d'une ancienne élève de cette petite structure qui réunit chaque samedi sous la responsabilité de Mak Remissa et Philong Sovan les jeunes qui veulent s'exprimer avec l'image fixe. On retrouve, sous des modalités diverses, les questionnements identitaires et de mémoire, sociaux, esthétiques qui traversent la création aujourd'hui.



CorinneVionnet\_PhotoOpportunities\_AngkorWat

L'élargissement au niveau régional est tout naturel, avec deux artistes thaïlandais, pour la première fois une jeune népalaise, un auteur de Singapour et, venus de Taiwan et de Chine, des artistes confirmés.

L'Europe est présente dans sa diversité de propositions esthétiques avec un contingent français fourni et aux travaux alliant réflexion et approche ludique. Tout comme la Suisse, les Pays Bas, l'Allemagne et le franco-marocain Hicham Benohoud.

2015 est, au Cambodge, une date symbolique : quarante ans après l'entrée des troupes de Pol Pot dans la capitale en 1975. A l'Institut Français, Mak Remissa, qui avait 7 ans à cette date, rappelle au moyen de mises en scène réalisées avec des papiers découpés que Phnom Penh fut vidée en trois jours de ses habitants. Kim Hak, né après la libération de la ville, rappelle de façon bouleversante au travers de natures mortes d'objets qui furent enterrés et interdits et qui réapparaissent aujourd'hui et de textes contant l'histoire de chacun ce que put être cette période de terreur. En face, le français Charlie Jovet dresse le portrait de Phnom Penh aujourd'hui comme si le désastre se reproduisait : une capitale vide, dans des couleurs surexposées, des images qui ont du mal à se recomposer. C'est Phnom Penh aujourd'hui, marquée d'exorcisme.

Une façon aussi, de rappeler, sous ses multiples formes, les capacités de la photographie au temps de l'image en tous sens, pour affronter et comprendre mieux le réel, pour rêver aussi, sourire et partager des images d'aujourd'hui.

Christian Caujolle  
Directeur artistique.

## EN EXTÉRIEUR :

### ***Mur de l'Ambassade de France :***

**Corinne Vionnet (Suisse-France) :** *Photo Opportunities*

Chacune des images de cette série est composée d'une centaine de vues d'un même lieu glanées sur Internet.

Nous voyageons, nous regardons un monument, nous prenons une photo. Tout en cadrant les sites touristiques dans notre viseur, nous créons des souvenirs photographiques, partie intégrante de notre expérience en tant que touriste.

En recherchant par mots clés de monuments célèbres sur des sites web de partage d'images, l'artiste franco-suisse Corinne Vionnet a glané des milliers de clichés touristiques pour sa série Photo Opportunities. Tissant ces nombreuses perspectives et expériences photographiques, elle a construit ses propres interprétations impressionnistes: des structures légères qui flottent doucement dans la brume imaginaire d'un ciel bleu.

Et elle pose des questions : allons-nous vers un point de vue unique ? Pourquoi photographions-nous tous les monuments de la même manière ? Est-ce qu'il y a une image dominante avant l'expérience réelle ? Est-ce que le monde est devenu d'abord une image ?



CorinneVionnet\_PhotoOpportunities\_Agra

Elle nous enchante de la finesse de couleurs de ses images, presque dessinées, qui, à partir des clichés les plus ordinaires donnent une incroyable légèreté à des monuments massifs que nous n'avons jamais vus ainsi. Si tout cela est fort sérieux, c'est d'abord par un sourire surpris que nous accueillons ces visions esquissées.

## **Quai Sisovath**

**Ruud van Empel (Pays Bas).** (Côté Night Market)

C'est un monde entièrement créé, à partir de photographies, par un très long travail de retouche sur ordinateur. A la manière d'un peintre numérique l'artiste invente un paradis peuplé d'enfants, de personnages lisses et « parfaits », de foules harmonieuses.

Un univers onirique dont la couleur est la matière, l'essentiel, la nature presque, fondamentale. Si elle prend la forme de larges feuilles ou d'un visage émerveillé, c'est avant tout une forme de sensualité brillante, comme après une forte pluie tropicale, un univers sans recherche de réalisme qui renvoie pourtant au fond de chacun de nous à des ambiances de mousson, à une expérience du corps qui ne passerait que par le regard. Un trouble nous envahit, sans doute parce que nous ne savons à quel genre renvoyer ces miroirs qui nous fascinent, à la fois plats, envahis de détails, articulés de reliefs qui se combinent jusqu'à ne plus exister seuls. Un monde, qui n'existe pas, mais qui est là, vraiment là terriblement là et terriblement beau. Trop beau peut-être, puisqu'il n'existe pas. Avec l'aide de la Flatland Gallery d'Amsterdam



Ruud Van Empel\_World#19

**Vannak Kuhn (Cambodge):** *Numbers* ( Au centre )

Pour son premier travail photographique, ce jeune cambodgien étudiant du Studio Images questionne son identité en référence à la fois à des croyances de son pays et à la situation actuelle.

Il sait combien la numérologie est présente – comme les jeux de hasard – dans la culture cambodgienne. Il sait aussi, comme il le dit que « aujourd'hui, nous sommes tous devenus des numéros ». Alors, il projette sur son torse nu et son visage aussi bien la plaque d'immatriculation de sa moto que ses numéros de téléphone, sa date de naissance ou un code barre. Pour de troublants autoportraits dont l'ombre peut être une combinaison, à la fois fragile et sculpturale, de chiffres entremêlés.



Vannak Kuhn\_Numbers

**Lek KIATSIRIKAJORN (Thaïlande) :** *Lost in Paradise* ( Côté Palais Royal )

A la fois « Perdus au Paradis » et « Paradis perdu », cette série explore la situation actuelle de la ville de Bangkok et d'une partie de ses habitants. Venus de la campagne, attirés par les lumières de la ville, des travailleurs confrontés à la verticalité et à la construction incessante s'isolent dans des îlots de nature perdus dans la ville. Et ils sont seuls.

Pourtant, grâce à la finesse des couleurs, en installant un temps immobile, l'ensemble reste calme, sans tristesse profonde, comme un constat juste désabusé.

Cette belle réflexion sur une urbanisation accélérée que l'on connaît partout dans le monde et tout particulièrement en Asie pose d'abord la question de la place de l'individu dans la cité.

La nature n'a pas disparu, elle regagne même du terrain dans les petits espaces qui ne sont pas construits et l'homme s'interroge sur l'univers qu'il fabrique et sur son avenir.



Lek Kiatsirikajorn\_Lost in Paradise



## **Koh Pich (L'île du Diamant)**

### **Shen Chao-Liang (Taiwan) :** *Stages and Portraits*

Il y a, à Taiwan, plus de 600 camions-scènes qui parcourent le pays pour, à l'occasion de fêtes familiales ou religieuses, servir de décor à des spectacles et des divertissements. Baptêmes, mariages, enterrements aussi bien que fêtes d'entreprise ou de quartier sont l'occasion de déployer ces estrades aujourd'hui clinquantes, riches de néons, de figures mélangeant tradition populaire de l'opéra, du vaudeville et héros contemporains, souvent venus de la culture populaire américaine. Près d'un temple, dans une banlieue, aux abords d'une usine, à un carrefour très fréquenté, ces lieux de spectacle éphémères sont très populaires et ce sont des acteurs amateurs, souvent des étudiants ayant besoin de gagner un peu d'argent qui se produisent là.

Au cours d'une enquête de plusieurs années, le photographe a d'abord réalisé le « portrait » aux couleurs spectaculaires de ces scènes dressées dans la nuit. Puis, en noir et blanc et sans effet, il a fait poser les chanteurs et chanteuses aux costumes à frange, les filles en mini jupe et short, souvent en bikini brodé, qui se déguisent le temps d'une prestation rapide et vont d'une scène à l'autre. Un ensemble basé sur une recherche et une analyse très sérieuses, qui plonge aux origines du spectacle à Taiwan et qui sait combiner la dimension documentaire et une séduction de façade qui correspond parfaitement à la situation. Une plongée en profondeur dans la culture taiwanaise contemporaine.

### **Neak Sophal (Cambodge) :** *Hang On*

Cette ancienne étudiante du Studio Images poursuit très sérieusement son exploration de la société cambodgienne contemporaine. Après une série à la campagne dans laquelle elle utilisait les feuilles de plantes et d'arbres pour des portraits sans visage dans le paysage, elle explore désormais la ville. Avec, toujours, la question de l'identité au centre du propos.

Elle a demandé à des hommes et des femmes de poser pour elle dans la rue en cachant leur visage derrière l'objet qui les caractérise. Bien souvent, ce sont ceux qui sont liés à leur travail, du pêcheur à la marchande de chapeaux ou de sacs, de l'étudiant au moine, de l'ouvrier du bâtiment à l'employé de bureau. Chacun perd son identité derrière ce qui finit par caractériser tout le monde : le travail.

Sachant trouver à chaque fois la distance juste et sans effet la photographe construit une étrange série documentaire, un inventaire de fonctions derrière les quelles l'individu disparaît. Un sentiment de société rigide, contrainte, sans véritable échappatoire. Le choix des fonds, de leur couleur, de leur texture permet une belle déclinaison de la série, à la fois variée et stricte.



Shen Chao-Liang\_Stages and Portraits



Shen Chao-Liang\_Stages and Portraits



Neak Sophal\_Hang On

## **Hicham Benohoud (Maroc) : Ane Situ**

Ce sont des images désopilantes, absurdes, qui nous surprennent et nous font éclater de rire. Elles sont pourtant, dans l'esprit de cet artiste marocain – il est également peintre et fut professeur de dessin – qui adore la mise en scène et réalisa d'étranges images de ses élèves posant dans leur « Salle de Classe » sous ses ordres ou des autoportraits torturés, très sérieuses.

S'il est considéré comme très gentil, s'il fait partie du décor ordinaire des marocains, l'âne, moyen de transport et de traction fort répandu, est considéré comme stupide et résigné.

En faisant poser de façon parfaitement insolite ces animaux dans des intérieurs bourgeois à la décoration caractéristique, le photographe crée d'abord un choc. Ce n'est pas normal ! Mais la façon incroyable dont les ânes acceptent de poser sagement dans ces salons richement décorés souligne qu'ils acceptent tout, qu'ils sont aux ordres, qu'ils sont toujours prêts à obéir. Ce qui fait rire et désole à la fois Hicham Benohoud qui pense que, si l'on accepte tout, on peut arriver à des situations absurdes. Plutôt que de se désoler, il préfère en rire. Et nous avec lui.



Hicham Benohoud\_Ane Situ

## **EN INTERIEUR**

### **Institut Français du Cambodge.**

### **Grande salle d'exposition :**

#### **Charlie Jouvét ( France ) : Dire après Phnom Penh**

Grand spécialiste de l'image numérique, cet ancien étudiant de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles poursuit depuis trois ans une réflexion sur comment photographier la ville et, plus précisément, Phnom Penh aujourd'hui.

A l'occasion du quarantième anniversaire de l'entrée des troupes de Pol Pot dans la ville – et de son évacuation en trois jours – il a dressé un portrait de la capitale vide. Comme si le drame s'était reproduit, mais sans aucun pathos, plutôt comme une façon d'exorciser le passé et de s'interroger sur maintenant.

Très tôt le matin, en utilisant des pauses très longues qui font disparaître les personnages, en retouchant numériquement, en choisissant une lumière exagérée, il nous confronte à Phnom Penh aujourd'hui, avec ses monuments, avec ses nouveaux lieux, sa nouvelle architecture, ses boutiques, ses accumulations de scooters, de produits de consommation, ses marchés, ses avenues, ses universités.

Tout cela est vide. Plus personne. Mais on sent encore et toujours l'agitation, la transformation, la vie, juste effacée. On sent également, grâce à des décalages savants et subtils entre des parties d'images recomposées, un certain malaise, une gêne : quelque chose ne fonctionne pas, ou fonctionne mal, dans cette capitale que nous reconnaissons pourtant.

De ce grand travail qui propose une nouvelle lecture de la ville seront tirés par les éditions Paradox (Hollande), dans l'année qui vient, un livre et une exposition itinérante.



Charlie Jouvét\_Dire après Phnom Penh

## Hall d'Exposition

### **Mak Remissa ( Cambodge):** *Left 3 days*

En 1975, au moment où les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh, Mak Remissa a 7 ans. Comme tous les autres habitants de la capitale, il est évacué de Phnom Penh, qui restera vidée de ses habitants – à part quelques habitants – jusqu'à ce qu'en 1979 les troupes vietnamiennes reprennent la ville.

Les nouveau maîtres, souvent de très jeunes gens, habillés de noir, poussent les gens à n'emporter que très peu de choses puisqu'ils sont sensés ne partir « que pour trois jours » (*Left 3 days*).

Pour la première fois, le photographe qui, comme tant d'autres survivants a eu d'énormes difficultés à parler de ce passé tragique qui le vit séparé de sa famille dont une grande partie disparut dans le génocide, évoque ce moment.

Au moyen de papiers découpés, il reconstitue des scènes qu'il noie dans une brume de fumées effaçant en partie le décor.

Une série pudique, dans laquelle, à la limite du noir et blanc, il renoue aussi avec ses premières pratiques de la photographie au milieu des années soixante-dix, quand il voulait gagner sa vie en étant photographe et s'initiait au photojournalisme dont il est aujourd'hui un des plus brillants représentants dans le pays.

A leur manière, ces constructions fragiles dialoguent avec les figurines de terre – non cuites pour qu'elles redeviennent poussière – que Rithy Panh a filmées pour son chef d'œuvre *L'Image manquante*, et que le photographe n'a toujours pas eu le courage de voir.



Mak Remissa\_Left 3 days

### **Kim Hak ( Cambodge):** *Alive*

Né en 1981, le photographe fait partie de cette première génération d'après le régime de Pol Pot, même s'il a fallu attendre la fin des années quatre-vingt dix pour que les derniers Khmers rouges rendent les armes. Il a, naturellement, cherché à savoir ce qui était arrivé à sa famille et il découvrit d'abord que bien des photographies avaient été détruites : elles pouvaient être utilisées comme des « preuves » de l'identité bourgeoise de ceux qui les détenaient. Kim Hak ne possède plus qu'une seule photographie de sa mère dans les années soixante. Cette photographie, comme d'autres, avait été protégée dans du plastique et enterrée.

Ce fut le cas d'objets comme les bijoux, un tissu considéré comme précieux pour des raisons sentimentales, des souvenirs, un petit bouddha.

Kim Hak a décidé de faire parler ces objets porteurs de mémoire. Il enquête, se fait conter des histoires, les retranscrit et réalise des natures mortes élégantes qui deviennent bouleversantes dans leur façon de conter le passé.

Une paire de ciseaux appartenant à une ancienne coiffeuse pour rappeler que les femmes avaient la tête rasée ou devaient porter les cheveux très courts, une bouilloire pour dire que l'on volait la nuit les poulets que l'on élevait le jour et que l'on n'avait pas d'autre récipient pour les cuire alors que l'on mourrait de faim, un bracelet en or que l'on avait dissimulé dans ses vêtements et que l'on échangea contre un peu de riz...

Le projet, en cours, a pour ambition de réunir 40 objets et leur histoire à l'occasion des 40 ans de la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges. 23 images sont d'ores et déjà réalisées.



Kim Hak\_Alive

# RUFA ( Université Royale des Beaux Arts).

## Grande Galerie :

### **Caleb Ming ( Singapour):** *Plots*

De Singapour, on souligne toujours l'aspect moderne, la richesse, la puissance financière de la « Suisse de l'Asie ». Photographe spécialisé en architecture, décoration, publicité et exerçant une activité professionnelle pour de grandes entreprises, dont des promoteurs, il a été confronté à la question récurrente de l'espace à Singapour. Il a été obligé de quitter l'appartement dans lequel il vivait depuis 9 ans car l'immeuble était vendu afin d'être détruit et de laisser place à une tour.

Il a alors décidé d'inventorier les espaces encore libres – pour vraisemblablement peu de temps encore – de son pays. Les îlots de nature qui résistent, dont certains ont déjà été construits après qu'il les ait photographiés, des espaces de respiration qui, en fin de semaine ou le soir, accueillent des familles, souvent de travailleurs immigrés, venant pique-niquer et se promener là.

« Avec une population de 5 millions pour une superficie de 710 kilomètres carrés et une densité de population estimée de 7315 personnes par kilomètre carré, la rationalisation de l'utilisation des espaces est constamment posée à Singapour. Les vieux bâtiments sont également démolis ou réutilisés pour de nouveaux bâtiments. En l'an 2020, la population devrait atteindre 6,9 millions. Avec une telle croissance sans précédent, les prix immobiliers devraient monter en flèche, augmentant aussi l'occupation des sols ».

Ce projet documentaire rigoureux, respectant toujours le même angle de prise de vue conserve la mémoire de ce qui ne sera bientôt plus.



Caleb Ming\_Plots

### **NayanTara Gurung Kakshapati (Népal) :** *Being Nepalese*

Les Népalais se répartissent en plus de 102 ethnies, castes et autres groupes et parlent plus de 92 langues vivantes. Au milieu des bouleversements politiques et sociaux, il est devenu plus important que jamais de se définir selon des critères ethniques. Comment les népalais peuvent-ils se définir autrement ? Sont-ils condamnés à s'identifier à un groupe ethnique, social, religieux ?

Être népalais est une série de portraits qui se développe dans l'actualité de la nouvelle République fédérale démocratique du Népal et qui est également caractéristique de la volonté, toute nouvelle, de volonté de développement dans ce pays.

Cette première exposition en salle et hors de ses frontières pour cette jeune artiste engagée se compose de portraits simples, frontaux, sur fond blanc que, peu à peu, elle compose après les avoir isolés en groupes dont le nombre va croissant au fur et à mesure de la visite de l'exposition.

Comment peut-on être Népalais ?



NayanTara Gurung Kakshapati\_Being Nepalese



## **Sur la cimaise temporaire à l'extérieur.**

### **Studio Images 2014. (Cambodge).**

Créé en 2009 suite à la première édition de Photo Phnom Penh à l'intérieur de l'Institut Français du Cambodge, le Studio Images est la seule structure qui dispense en permanence un enseignement à la photographie et à l'image au Cambodge.

Gratuit, il est désormais animé par deux photographes cambodgiens reconnus au niveau international, Mak Remissa et Philong Sovan, qui encadrent des jeunes qui souhaitent se former aux métiers de l'image et s'exprimer avec la photographie. Ils se retrouvent chaque samedi à l'Institut Français où, après avoir acquis – ou perfectionné leurs connaissances techniques – ils apprennent à définir et développer un projet et à le mener à bien. Les travaux les plus aboutis donnent lieu à des expositions individuelles à l'occasion de PPP.

Les travaux en cours sont regroupés cette année dans une exposition collective à l'URBA.

### **JAVA**

Deux expositions :

Au Café : **Nguyen Thi-nhan ( Vietnam / France )**

Comment pratiquer la photographie lorsque l'on a partiellement perdu la vue ? C'est cette question troublante que nous pose Ti Han avec ses images colorées, douces, intimes, toutes liées par une étonnante unité de « regard ».

Qu'elle photographie à Toulouse où elle vit ou au Vietnam où elle est allée rendre visite à sa famille, elle nous apporte des photographies qui, toutes, semblent avoir été prises dans le même lieu. Cette cohérence visuelle, qui ne peut correspondre qu'à sa sensibilité, nous permet d'approcher un univers personnel très délicat, dans lequel les teintes vibrent et se répondent sans cesse.

Galerie fond de cour : **Emeric Lhuisset ( France )**

*Cent portraits à Maydan.*

Pour traiter d'une actualité de conflit, il n'est pas nécessaire de pratiquer le « reportage » et de réunir des instantanés d'action. En se rendant sur la place Maydan où se réunissaient les protestataires de Kiev, le photographe voulait à la fois témoigner et tenter de comprendre. Celui qui, auparavant, avait travaillé en Syrie, en Iran ou en Afghanistan s'interroge sur la représentation des conflits et la constitution de la mémoire par les média.

A Kiev, il a photographié, toujours au même endroit, 100 personnes et leur a demandé de répondre à un petit questionnaire : « De quoi rêvez-vous ? A quoi pensez-vous que ressemblera l'avenir ? ».

Un dispositif simple, le même fond, le retour des couleurs nationales bleu et jaune, des modèles qui fixent le photographe, on ne s'attache pas à un aspect dramatique du moment mais on partage un album de portraits qui posent des questions à l'histoire en train de se faire.



Studio Images 2014



Nguyen Thi-nhan



Emeric Lhuisset\_Cent portraits à Maydan



## **X Em :**

### **Ti Tit ( Cambodge)**

C'est sa toute première exposition et il est inclassable. Il photographie son environnement, à commencer par lui-même, sa famille, ses voyages, et il joue beaucoup. Comme il le fait sur son blog, tenu selon l'humeur en khmer, anglais et français ([www.seyhaktit.wordpress.com](http://www.seyhaktit.wordpress.com)), il joue, provoque, mélange le vrai et le faux, nous lance sur des fausses pistes, raconte des histoires qui sont de sales blagues.

Ce provocateur moraliste, qui lance des anathèmes, des cris d'amour, des alertes, peint des slogans sur son torse ou sa main, joue son suicide est une météorite venue d'on ne sait où dans un panorama cambodgien généralement beaucoup plus sage – en apparence au moins.

Photographe ? Ce n'est pas certain et ce n'est vraisemblablement ce qui le préoccupe. Il a en tout cas besoin des images, sait jouer avec elles, les manipuler et nous manipuler avec une saine impertinence. Revigorant en tout cas !

## **Université Royale de Phnom Penh (URPP)**

### **Harit Srikao (Thaïlande)**

Il va avoir 20 ans et il a besoin de la photographie, qu'il pratique depuis qu'il a 15 ans et qu'il apprend désormais en vue d'en faire son métier.

Sa première série lui a servi à exorciser un des pires moments de sa vie : ce bon élève, qui prend des cours du soir a été obligé, alors que Bangkok était entièrement bloqué par une de ces manifestations entre « rouges » et « jaunes » qui ont déstabilisé le pays à rentrer chez lui à pied, de nuit. Il a croisé des hommes ivres qui se battaient au couteau, des chiens agressifs, des prostituées et la nuit est devenue inquiétante. Deux ans plus tard, en refaisant à pied le même parcours avec son appareil photo, il a réussi à se débarrasser de ses cauchemars. Peut-être grâce à son sens de la couleur et du récit, remarquables, précis, prometteurs.

Sa seconde série, alors qu'il est encore si jeune, est sa façon personnelle d'exprimer une tristesse profonde parce qu'il constate que son enfance est derrière lui. En confrontant de remarquables photos d'enfants, légers et libres, et des fœtus dans les bœufs d'un musée, il a produit une étonnante proposition, toujours aussi élégamment cadrée, aux couleurs toujours aussi justes.

Le plus jeune exposant de cette septième édition est le premier jeune d'Asie du Sud Est à avoir été retenu par reGénération 3 du Musée de L'Élysée de Lausanne.

### **Alban Lecuyer ( France)**

Sur Photoshop, le photographe « restaure » des immeubles d'habitation dans le monde entier, à Cuba hier, à Sarajevo aujourd'hui et, tout naturellement en France. Et il nous présente des images qui pourraient vanter la gloire – et faire désirer – des bâtiments en construction. Seule différence avec les panneaux publicitaires près des chantiers, le photographe conserve les « vrais gens », ceux qui habitent aujourd'hui dans ces ensembles dont la publicité vantait hier le caractère moderne et le « progrès ». Il n'utilise pas les personnages, tous beaux, généralement blonds, jeunes et dynamiques utilisés pour les affiches.



Ti Tit



Harit Srikao



Alban Lecuyer\_ Rua Botelho de Vasconcelos, Lisbonne, Portugal, 2014

Aujourd'hui, en Europe, beaucoup de ces zones à la périphérie des villes sont devenues des ghettos, sont dégradées, violentes et, périodiquement, on les détruit.

Le photographe nous amène à réfléchir tout autant à la transformation de la ville, à sa conception, qu'à l'image qui en est donnée. Il y a souvent bien loin de l'image à la réalité...

### **Zhang Kechun ( Chine ) : *The Yellow River***

Au cours de multiples parcours le long du fleuve Jaune, le photographe ne s'est pas livré à la photographie de voyage ni à une célébration du « Fleuve fondateur de la civilisation chinoise ». Il s'est attaché, dans des images douces réalisées à la chambre grand format, à évoquer la démesure de la nature face à des personnages presque microscopiques, toujours perdus dans des immensités, face à une tête de Bouddha abandonnée, trop grande pour lui, ou à des constructions trop monumentales.

Sans aucun effet, avec une tonalité égale, il fait ressentir la pollution dramatique du grand fleuve et des régions qu'il traverse.

Tout au long des milliers de kilomètres de ce voyage photographique l'homme, destructeur, est presque en train de disparaître.



Zhang Kechun\_The Yellow River

### **Katharina Lepik (Allemagne)**

Encore étudiante en photographie, la photographe explore à la fois le domaine du documentaire avec un travail sensible sur le cirque et concentre ses recherches sur les apparences.

Plus précisément sur les gens qui se ressemblent – pas des jumeaux – et dont l'apparence, alors qu'ils n'ont a priori rien en commun, est très troublante.

Troublant comme son travail dont la fragilité nous pousse à dépasser le visible pour interroger l'identité.

En se photographiant avec d'autres personnes qui lui ressemblent, elle nous amène à réfléchir aussi sur la façon dont nous nous présentons face à l'objectif, sur l'image que nous avons et voulons avoir de nous-mêmes et, finalement, sur la nature de la photographie.



Katharina Lepik

## **Plantation**

### **Chung Uong Chhor ( Gio) (Cambodge) de Studio Images**

#### *Perspective*

La photographie est une fabrication d'espaces. Elle interprète l'espace réel et en crée de nouveaux, en fonction du point de vue choisi.

Pour ce premier travail, ce tout jeune photographe a décidé de poser la question de la forme de l'espace en s'imposant un jeu – difficile – sur la construction de la perspective, des lignes de fuite, du centre de l'image. En se plaçant de façon astucieuse, il trouve des équilibres géométriques qu'il sait casser pour dépasser l'exercice. Un paysage comme l'intérieur d'une cabine d'avion, un parc comme une rue commerçante ou un escalator peuvent, alliés à un traitement pertinent de la couleur, inventer de nouveaux espaces et nous faire percevoir le monde sous un autre angle.



Chung Uong Chhor\_Perspective

### **Bophana**

Regards sur les années 80 au Cambodge.